



Des medersas du Sénégal à l'islamologie lyonnaise

Bakary SAMBE

*Maître de conférences à l'Université Gaston Berger
Saint Louis - Sénégal
(Encadrement de la recherche, contributions de docteurs qui
ont été dirigés par M.-C. Ferjani)*

À la mémoire de Michèle Chebbah¹

« *Ma chance en tant que chercheur sénégalais sur l'islam est que mon professeur d'islamologie était athée* ». C'est la phrase jugée, provocante par certains, que je lance très souvent lorsque mes positions sur des questions religieuses intriguent.

La particularité dans l'histoire de Chérif est qu'elle est faite, entre autre autres, des histoires des gens qu'il a eu à croiser ou qui, comme moi, l'ont rencontré à une période cruciale de leur vie personnelle ou universitaire.

« *Il y a des gens à qui l'université a tout donné et d'autres qui ont tout donné à l'université* », me répétait-il, surtout lorsque, sous sa direction je poursuivais une thèse qui traînait en longueur. Dans ses rares moments de colères préventives, il en arrivait à me demander de « *choisir entre le Jâmi' et la Jâmi'a* » (la mosquée ou l'université) surtout lorsque l'engagement associatif de l'étudiant d'un professeur militant, dispersait le thésard que j'étais.

Aujourd'hui, je me rends compte que Chérif m'a aidé à réconcilier les deux (la mosquée et l'université) et à me réhabiliter

en me repensant, en tant que musulman et de surcroît, fils d'imam, me permettant de trouver les ficelles de la conciliation parfois bricolée entre foi et raison, comme préconisait un certain Averroès (Ibn Rushd). C'est, peut-être, Sartre qui aurait dit qu'il ne s'était jamais senti aussi libre que sous l'Occupation. Je puis dire, aujourd'hui, que je ne me suis jamais senti aussi musulman que depuis que mon chemin a croisé celui du professeur d'islamologie, Chérif. Musulman dans le sens d'avoir réalisé que l'appartenance à l'islam et à la « communauté des croyants » ne devrait jamais aller à l'encontre de l'implication sociétale et citoyenne et de manière universelle. Or cette conjugaison des appartenances ne pouvait être possible que dans l'intellection du véritable sens de l'universalité. Cette dernière, m'a appris Chérif, ne devrait pas consister à une négation des particularismes mais à déceler et reconnaître dans ces derniers la fascinante communauté du sens.

Un fils d'imam entre le Kuttâb et l'islamologie

Les années 1990 furent les premières que je passai en France où le débat faisait rage autour du drame algérien, de ses



« sacralisée » par une forme d'*ijmâ'* consensuelle, une infaillibilité des sources, des oulémas et autres clercs institués. Mes camarades étudiants surpris étaient, peut-être, déboussolés par l'enseignement de Chérif qui bousculait les certitudes et approfondissait le questionnement lorsqu'il ne l'instituait pas en règle.

intellectuels menacés. Au début du mois de mai 1995, une amie du nom de Salima que j'ai aujourd'hui perdu de vue, me parla d'un Professeur d'islamologie à l'Université Lyon 2 qui ne jurait que par un mot : laïcité. Il aurait même, dit-elle, écrit un ouvrage sur *Islamisme, laïcité et droits de l'Homme*.

Ma curiosité s'attisa, surtout lorsqu'elle me dit que ce cours d'Islamologie « *za'ma* »², n'avait rien à voir avec l'islam et que même un néologisme était en train de se faire sa place dans le jargon estudiantin lyonnais : la *koufrologie* voire *zandaqalogie*. C'était les deux termes – respectivement dénégation et hérésie - qui permettaient aux étudiants, certainement, de décrire leur déception causée par le choc entre une attente et une méthodologie.

Les études islamiques dans les pays à majorité musulmane ont cette particularité de verser dans l'apologétique ou la pure théologie

La méthodologie de Chérif s'éloignait à tous points de vue de la posture apologétique et invitait à une approche critique d'un patrimoine savamment sacralisé. Loin de tout *ferjanisme* exacerbé, je peux dire, avec le recul, que c'est en suivant ses enseignements que j'ai compris la constante invitation d'Arkoun à sortir des « *mots de tribu* » pour enfin replacer l'univers dogmatique dans le cours de l'histoire et au coeur de l'humain.

Plus qu'une simple mise en perspective, l'enseignement de Chérif Ferjani m'a permis de revisiter l'univers mental qui enveloppa le *curriculum* traditionnel acquis lors des années passées dans les *medersas* du Sénégal. Après la mémorisation du Coran dans une langue que je ne comprenais pas mais dont le rythme m'émouvait par la force de la sacralisation, c'était l'étape de *Mutun* (pluriel de *Matn*), manuels de *Fiqh* et traités classiques de « droit » musulman. Les noms



des Fuqahâ³ me reviennent encore sans que je puisse les situer ni dans le temps ni dans l'espace à part quelques indices sur leurs origines :

* Al-Akhdarî dont je découvris plus tard sur les berges du Rhône, l'origine algérienne, et dont le livre inachevé structurait les pratiques culturelles de mon enfance,

* Al-'Ashmâwi qui complétait les enseignements de ce livret incontournable s'imposant comme la suite obligée de la mémorisation du Coran,

* Ibn 'Ashir qui versifia les principes du Tawhîd⁴ pour une plus facile mémorisation,

* La Muqaddimat al-'Izziyya qui fut la transition entre la période de l'énonciation des principes rudimentaires du Fiqh et la phase de la conceptualisation,

* La Risâlat d'Ibn Abî Zayd al-Qayrawânî communément considéré comme l'ouvrage qui ouvre les portes de l'imamat dans une société wolof qui entourait de vénération les porteurs d'un savoir livresque surtout si ce dernier était en arabe, la langue de Coran, dans les perceptions,

* Le Mukhtaçar d'Al-Khalîl qui parachevait les études du jeune malikite à qui il ne restait qu'à porter le turban du Shaykh pour s'attirer des disciples.

L'accumulation de ce savoir compilé donnait l'impression d'avoir fait le tour d'une religion qu'il n'était même plus besoin d'étudier. Mais, au contact de l'islamologie lyonnaise, avec Chérif comme Professeur, je me rendais compte du chemin qui restait à parcourir.

Du cours d'islamologie à la naissance du ferjanisme chérifien

Le cours d'islamologie devenait, alors, une curiosité surtout que son enseignement par Chérif l'entourait d'une certaine passion

pour la controverse et la remise en question de tout un acquis. Lui n'a pas changé, mais moi, il m'a profondément changé !

C'est ainsi que mes premiers cours d'islamologie me firent quitter l'environnement traditionnel du *naql*⁵ qui consistait à apprendre pour perpétuer un legs et une foi. Chérif et son enseignement m'entraînèrent, progressivement, sur le terrain du *Naqd*⁶ avec le développement d'un esprit critique, même sur le religieux sacralisé, mais aussi vers de sacrés ennuis.

Mon père, l'imam, représentant de la Zâwiya Tijâniyya, pour qui la garantie de rester « moi-même » tout en allant étudier en France était que je ne me départisse jamais de mes études arabes, fera le premier constat de cette mue au contact de Chérif lorsque je remis en question le caractère éternellement pertinent de la *Risâlat d'Ibn Abî Zayd Al-Qayrawânî*. Ce *Matn* qui conférait, d'office, le certificat d'imamat était, à ses yeux, aussi intouchable que son contenu plusieurs fois séculaire.

C'était sans compter avec le concept d'historicité et de mise en contexte qui m'avait déjà séduit tout en me libérant progressivement du poids de l'héritage et de sa perpétuation par la reproduction. Il m'aura fallu ce détour vers l'islamologie lyonnaise pour comprendre que lorsque cet ouvrage sunnite malikite bannissait le fait de commercer avec le « pays des Noirs », *bilâd sūdân*, c'était surtout pour imposer un embargo aux Kharijites qui, à l'époque, contrôlaient les points d'eau sur les routes du commerce transsaharien. La religion, dans mon esprit, n'était plus, comme le disait Chérif, dans son accent militant, en roulant les « r » « *ce surdéterminant indéterminé qui déterminait tout* » : la leçon de l'islamologue marxisant était bien sue !

« *Vos nouvelles études sont dangereuses* » me rétorqueront mes amis avec qui j'avais





partagé le *Daara*, nom donné au *Kuttâb* maghrébin sous nos tropiques sénégalais.

Ces remarques qui ont commencé à fuser depuis que j'ai posé, dans un journal sénégalais de la place, la question de la nécessaire dissociation entre « théologiens » et « islamologues »⁷ ne se sont estompées, à ce jour. L'enseignement de Chérif Ferjani m'a tellement marqué que même après les pérégrinations disciplinaires qui m'ont conduit dans le champ des sciences politiques et des relations internationales, je suis, toujours, retombé sur mes pieds « islamologiques ».

La « *diversité des réalités islamiques* » : voilà l'expression qui me colle à la langue et que je perpétue jusqu'à plonger dans une forme de paradoxe me poussant à reproduire ses hypothèses de recherche alors que Chérif serait encore plus heureux si je me consacrais à les déconstruire.

Déconstruction ! voilà un autre péché dans nos sociétés reproductrices des schémas du passé aboutissant à une paradoxale idolâtrie des textes d'une religion monothéiste. C'est comme si je revivais, aujourd'hui, les mêmes instants et les mêmes pressions que ce professeur moustachu, incompris des barbous qu'était Chérif Ferjani, dans années 1990 avec les mêmes accusations d'hérésie et d'impiété.

En même temps que Chérif criait haut et fort, au nez et à la barbe de tout le monde qu'il était athée, il se retrouvait, « *défenseur du droit des filles voilées à l'éducation* » dans le contexte d'une France en constantes interrogations sur l'avenir de sa laïcité, fille des circonstances que l'on sait.

Chérif fait toujours montre d'une forme d'audace parfois téméraire face à l'injustice. Qu'elle soit de la part des islamistes qui excommuniaient et menaçaient ses collègues algériens comme Lahouari Addi, que Chérif

aidait à s'exiler et s'insérer en France⁸ - il connaissait bien la filière ! - ou le fait de ceux qui veulent ériger la laïcité en une religion antireligieuse, inquisitrice jusqu'à s'en prendre à ses propres fondements et principes originels.

En suivant les cours de Chérif, j'avais cette manie de prendre plusieurs exemplaires d'une même brochure. On était, en 1996-97, encore loin des possibilités qu'offre internet aujourd'hui. Cette étrange habitude était, pour moi, une manière de m'assurer d'une bouée de sauvetage au cas où, un jour, au *bled*, je serais submergé par les critiques ou les fatwas des docteurs de la Loi et de la Foi.

Quinze ans après, en 2012, ce qui fut craint arriva. L'Université Gaston Berger de Saint-Louis avait créé, un Centre d'Etude des Religions au sein d'une unité de formation intitulée « Civilisations, Religions, Arts et Communication ».

Est-ce mon vœu pour la naissance d'une islamologie sénégalaise détachée des arcanes de la théologie savante ne tolérant aucune interrogation qui venait à être exaucé ? Ou, plutôt, celui de Chérif qui, avec tout son respect des choix des autres, ruminait secrètement, ses regrets de voir son étudiant se détourner de la « confrérie des islamologues », lors d'une courte escapade dans les métiers de la communication et des affaires ?

Mais la nouvelle entreprise périlleuse pour cet ancien étudiant de l'islamologue de gauche à l'écharpe rouge, n'était pas du tout simple. Une rupture majeure devrait s'opérer dans l'étude de la religion au Sénégal : à la théologie, aux *Mutun de Fiqh* et autres traités religieux devait se substituer une nouvelle manière d'aborder le fait religieux à travers sa prise en charge par les méthodes des sciences sociales. Un master en « Sciences



sociales des religions » était ainsi né, une expérience unique en Afrique dans un pays où le pouvoir de lier et de délier les affaires religieuses était l'apanage des marabouts et des « *islamologues audiovisuels* » distribuant, à leur gré, les billets d'aller sans retour au paradis ou en enfer.

Le jour où une de mes étudiantes, sortie du cours d' « Histoire et théologie » me dit cette phrase adressée aussi, certainement, à mes autres collègues sociologues et philosophes du Centre : « *Monsieur, vous avez tellement tout déconstruit que nous nous posons trop de questions* », j'ai commencé à me dire si, en plus d'une méthodologie et d'un style, je n'étais pas en train de perpétuer une tradition universitaire du questionnement dans toute sa modernité.

La boucle était-elle bouclée quand, durant l'été 2014, les chercheurs et collègues lyonnais de l'institut supérieur d'étude des religions et de la laïcité (ISERL)⁹ firent le voyage vers Saint-Louis du Sénégal, en passant par ma *madrassa* de Tivaouane, capitale de la Tijâniyya sénégalaise, lors d'un colloque conjointement organisé avec notre Centre d'étude des religions ? Il aura fallu d'une remarque de Frank Frégosi que j'ai découvert encore plus sympathique que ses rigoureux articles scientifiques, pour que je réalise le poids de l'héritage jusque dans le style et le combat des idées. Après mon intervention, à la suite de Haoues Seniguer que le « *Shaykh* » Ferjani compte parmi ses meilleurs étudiants, Frank Frégosi lance étonné : « *Mais c'est comme Chérif en fait, même dans les geste et le ton polémique* ». C'est en ce moment que je constatais, au grand bonheur de Oissila Saadia et, certainement malgré Chérif, le promoteur de rupture épistémologique, que la « *Ferjaniyya* » était née ! ■

1. Par Chérif Ferjani, j'ai connu une sympathique famille lyonnaise qui, je me rappelle, m'a offert mon premier ordinateur en 1999: la famille Chebbah. Michèle aujourd'hui disparue était, en plus d'une amie, une véritable sœur sur qui je pouvais toujours compter.
2. prétendu cours d'islamologie.
3. spécialistes de la codification normative des règles pour les pratiques culturelles et les transactions sociales.
4. principe de l'unicité de Dieu en islam.
5. critique, remarquer la différence à une lettre près entre Naql (reproduction) et Naqd (critique).
6. critique, remarquer la différence à une lettre près entre Naql (reproduction) et Naqd (critique).
7. voir, Sambe, B, Théologiens ou islamologues : qui parle de l'islam au Sénégal ? <http://bakarysambe.unblog.fr/2008/10/16/theologien-ou-islamologue-qui-parle-de-lislam-au-senegal/>
8. voir, à ce propos, dans ce même volume les témoignages de Laure Laila Chebbah Malicet,
9. Institut pour la création duquel Chérif Ferjani n'a ménagé aucun effort en collaboration avec ses collègues lyonnais de Lyon2 et de Lyon 3.